Publications récentes : à l'école de Félix Bovet

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **22 (1934)**

Heft 91

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PUBLICATIONS RÉCENTES

A L'ÉCOLE DE FÉLIX BOVET

Les *Lettres de jeunesse* de Félix Bovet, parues en 1906, trois ans après la mort de leur auteur, avaient surpris. On s'étonnait (avec une pointe de réprobation) de voir un chrétien exemplaire et vénéré aux prises avec les doutes religieux les plus graves. On n'attendait de cette âme irénique ni l'ironie mordante dont il accablait l'Eglise, son culte, ses ministres, ni les critiques impitoyables qu'il adressait à la doctrine reçue. Comment, se demandait-on, un si digne homme put-il être une ouaille si récalcitrante?

Le volume des *Pensées*, paru en 1909, ne fit qu'accroître le trouble des lecteurs. La jeunesse de l'auteur ne pouvait plus être alléguée pour excuse puisque la plupart de ses pensées datent des dernières années de sa vie. Il fallait se rendre à l'évidence : cette âme exquise, cette vie toute chrétienne avaient soutenu des combats très dangereux contre le doute radical qui les assaillait sans trêve, et la victoire de la foi n'avait jamais été que provisoire.

M. Pierre Bovet vient de donner au public un nouvel accès à l'intimité de son père par la publication des *Lettres de Grandchamp et d'ailleurs* (1), choix de lettres datant de la maturité et de la vieillesse de Félix Bovet. Elles complètent très heureusement le dessin d'un caractère complexe et d'une pensée nuancée, que les recueils précédents ne permettaient que d'esquisser (2). Voilà une trilogie précieuse

(1) Félix Bovet, *Lettres de Grandchamp et d'ailleurs*, avec cinq hors-texte. Aux éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1933. — (2) Ph. Godet a donné mieux qu'une esquisse de la vie intérieure de Félix Bovet dans la préface qu'il a écrite pour l'édition des *Pensées*. C'est qu'il avait pris connaissance des Lettres de Grandchamp.

qui nous permet d'approcher d'un des plus beaux esprits et des plus perspicaces qui aient vécu en terre romande, de comprendre une âme douloureuse et pourtant riche en piété.

*
* *

Le problème qui tourmente le plus assidûment la pensée de Félix Bovet, c'est celui du rapport qui lie la religion à la théologie. Il ne put le résoudre mais c'est beaucoup qu'il le pose *in concreto*, non en curieux mais en chrétien qui souffre de ne pouvoir accorder sa pensée et sa foi. Nous voudrions l'aborder, à son école, et pour montrer sa manière.

Le débat date de sa prime jeunesse : à dix-sept ans, il se dit « rebuté par le dogmatisme déraisonnable et repoussant avec lequel certaines personnes, excellentes du reste, voulaient me forcer à les croire »(1). Mais dès l'année suivante il constate que « toute foi basée sur le sable, c'est-à-dire née... du simple contact d'une atmosphère religieuse, n'était pas durable et qu'elle s'éteignait, une fois hors de l'élément où elle avait pris naissance »(2).

Quand, plus tard, il renoncera au droit pour se vouer à l'étude de la théologie, ce n'est pas l'examen des dogmes qui l'attire — il ne voit en eux rien de sûr —, c'est la source historique des dogmes qu'il veut connaître, c'est de l'éxégèse des Ecritures qu'il attend la lumière. Il se plonge avec ardeur dans l'étude de l'Ancien Testament, laquelle comporte la connaissance de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen. Il s'enfouit « dans l'étude pénible des mots et des faits », il constate « qu'il en faut amasser beaucoup avant de trouver une idée » et que ce travail « est essentiellement destructif ». Il avait espéré, à force d'analyse et de comparaison, dégager des livres d'Israël une notion claire de la providence divine et voici, dit-il, « à toutes les choses auxquelles je croyais croire, il s'est attaché un doute ». « Le point interrogatif est devenu comme une des formes nécessaires de mon entendement. »

Ce doute porte beaucoup moins sur la valeur historique des récits — elle paraît probable à Bovet — que sur leur autorité religieuse, sur leur capacité à fournir une vraie connaissance de Dieu. Non que Bovet

(1) *Lettres de jeunesse*, p. 3. — (2) *Ibidem*, p. 4.

hésite à reconnaître dans la Loi et les Prophètes des paroles de Dieu ; au contraire, il découvre une telle richesse de sens, une sagesse si variée dans chacun de ces livres qu'il désespère d'en épuiser le contenu. Il se persuade que toute théorie qu'on pourra établir sur ces textes omettra fatalement d'exprimer la plus grande part de leur signification, que par conséquent cette théorie sera fausse. Un travail qu'il présentait en 1850 sur l'inspiration des Ecritures se terminait par ces mots : « Nous concluons sans restriction pour l'inspiration et contre l'autorité... La Loi a soixante-dix faces, disent les Rabbins. Nous appliquerons au Nouveau Testament ce mot qui nous semble résumer toute notre pensée : car il prouve l'inspiration et tue l'autorité »[1].

On voit déjà que l'étude du Nouveau Testament ne lui avait pas procuré plus de certitude que celle de l'Ancien. Soucieux toujours de comprendre exactement le texte, il n'est jamais sûr d'y être parvenu. Il craint comme une profanation de se contenter d'une vue superficielle. « Je suis », écrit-il, « sous le poids d'un nouveau sermon dont le texte m'effraye comme impossible, entièrement au-dessus de ma portée : « Ceux qui sont à Christ ont crucifié la chair avec ses convoitises » (Galates V). Je pressens bien ce que cela veut dire mais je ne saurais le tirer au clair pour l'expliquer ; pour le comprendre, il faudrait comprendre tout le chapitre ; pour comprendre le chapitre, il faudrait comprendre toute l'épître ; et pour comprendre l'épître, il faudrait comprendre *tout*. Aussi je me suis découragé... »[2]

« Avoir lu cinquante fois — ou bien davantage ! — l'évangile selon saint Jean et les épîtres de Paul sans être jamais arrivé à les comprendre, avouez qu'il y a de quoi désespérer. »[3]

A force de pousser à l'extrême l'analyse des Ecritures, d'en faire miroiter les soixante-dix faces, on se perd, ébloui, aveuglé, dans un fouillis contradictoire. Elles ont trop de sens pour en avoir un. Elles sont, elles aussi, une sorte d'infini qui défie le microscope du plus puissant exégète. Bovet constate dans la Bible l'existence de points de vue contradictoires et cela sur des sujets capitaux. Il sent que les mots et les phrases sont impuissants à exprimer le tréfonds de l'âme des auteurs. Il s'arrête, par souci de vérité, devant des incohérences que d'autres semblent ne pas apercevoir. C'est le résultat décevant de tant d'études.

(1) *Lettres de jeunesse*, p. 121. — (2) *Ibidem*, p. 114-115. — (3) *Ibidem*, p. 266.

Il faut pourtant se faire une raison. La Bible refuse de livrer ses secrets, soit ! Bovet attendra patiemment que Dieu veuille lui expliquer ce qu'il doit en comprendre. C'est l'expérience, mieux que l'étude critique, qui mettra au jour la vérité. Qu'il se laisse seulement conduire par Dieu, et peu à peu la clarté viendra.

Ce parti-pris le calme assez longtemps. Et cette méthode réussit parfois : « Tel fait biblique qui, pendant longtemps, avait révolté ma raison, a fini par me devenir intelligible, clair et raisonnable ; tel autre, dont ma conscience ne pouvait s'accommoder, a fini par m'apparaître sous son vrai jour, tout rayonnant de sainteté. Ce que je ne comprenais pas hier, je le comprends aujourd'hui ; ce que je ne comprends pas aujourd'hui, d'autres le comprennent, et peut-être le comprendrai-je demain »[1].

Depuis qu'il a renoncé à être ministre, il n'est plus aussi impatient de tout savoir. Il étudie sans fièvre et moins pour trouver le vrai que pour donner occasion à Dieu de le lui révéler. Cette attitude pieuse, toutefois, ne diminue pas ses exigences. Son esprit averti ne se paye pas de sentimentalité. Il veut du vrai et ne le recevra pour tel que s'il est évident. Par respect pour Dieu, il évitera de confondre le probable et le sûr.

On n'avance pas à grands pas quand on s'embarrasse de tant de scrupules. *Ars longa, vita brevis.* Quand Bovet se sent vieillir, il s'effraye du peu de progrès qu'il a faits : « Quand j'étais jeune, je ne souffrais point de mon manque d'idées arrêtées, je trouvais un certain plaisir à sentir la fluctuation de mes pensées, un plaisir analogue à celui qu'on éprouve au balancement d'un petit bateau sur le lac. — Mais à présent, cela me donne un vrai mal de mer, le mal de mer avec ses angoisses, par moments, insupportables »[2].

Cette manière qu'il a de lire la Bible en érudit nuit à l'édification. L'esprit s'arrête aux curiosités du texte. L'âge venu, le besoin se fait pressant de tirer de la Bible autre chose : une révélation des voies qui conduisent à l'intimité de Dieu, au salut, à la vie chrétienne.

Félix Bovet sait qu'il est vain de prétendre résumer la pensée biblique dans un symbole. On ne résume pas la Bible mais on choisit en elle ce qui paraît y être dit de plus clair et de plus conforme à l'expérience pour établir une sorte de chemin, le plus normal ou le

(1) *Examen d'une brochure de M. F. Buisson*, p. 28. — (2) *Lettres de Grandchamp*, p. 305.

plus coutumier, qui, de notre néant, mène à Dieu. C'est là l'office traditionnel de cette théologie systématique dont Bovet avait méconnu, jadis, la valeur, estimant ses bases intellectuelles trop peu sûres pour que sa prétention de conduire à Dieu pût être admise.

Il voudrait bien, maintenant, qu'on lui indique par où l'on va pour trouver certitude et paix. A consulter la Bible, il ne sait que croire : tantôt la loi, tantôt la foi sont prônées comme bon chemin à l'exclusion de tout autre. Certains passages invitent à chercher la paix avec Dieu dans la pratique des œuvres, d'autres dans la pénitence, d'autres la promettent à la descendance d'Abraham ou à la solidarité avec le Christ, à ceux qui ont reçu l'Esprit ou qui sont parvenus à la sanctification. Si c'est aux théologiens que l'on demande assistance, la même diversité se trouve dans leurs réponses ; les catholiques exigent la foi implicite, la réception des sacrements et la pratique des œuvres pies. Les réformateurs affirment que ces exigences sont diaboliques, que celui-là seulement subsistera devant Dieu qui se met au bénéfice de l'œuvre du Christ par un acte de foi en la valeur de cette œuvre. L'orthodoxie réformée insiste sur la nécessité pour l'âme d'être aspergée du sang du Christ qui purifie de tout péché, tandis que le libéralisme proclame la gratuité du salut, conséquence de l'amour infini de Dieu.

Bovet, dont le caractère n'est pas tranchant, hésite. De grands noms, de saintes vies viennent à l'appui de chaque formule. Toutes sont bibliques ; aucune ne satisfait la raison, ou plutôt toutes heurtent violemment le bon sens. « C'est affreux ! — Qu'est-ce qui est affreux ? — Que ce qu'on m'enseigne comme la vérité et que je crois — oui, que je crois fermement — être la vérité, contienne des contradictions qui m'empêchent absolument de le saisir. — Mais pourquoi vouloir comprendre, il faut croire sans comprendre. — Aussi ne parlé-je pas de comprendre, mais d'apprendre, de saisir *(apprehendere)*, d'attacher un sens quelconque à ce que l'on me dit. »(1)

Sans vouloir dépouiller le dogme de la part de mystère qui lui est inhérent, on peut s'étonner de voir ériger la contradiction en système de théologie : un Dieu qui est amour et qui, par ailleurs, maudit et damne ; une créature incapable par nature d'aucun bien et qui pourtant sera punie d'une peine infinie pour avoir mal fait ; un salut réputé gratuit et qui coûte la crucifixion d'un Dieu. En

(1) *Pensées*, p. 213.

vérité, ces formules répondent aux questions par des énigmes. Et pourtant, il se trouve que l'Eglise, depuis vingt siècles, non seulement les admet mais professe leur éternelle vérité et en vit. Félix Bovet n'est pas si vain que de repousser, au nom de sa raison, des dogmes aussi vénérables ; il n'est pas si sot, non plus, que de s'imaginer qu'il croit ce qui lui paraît dénué de tout sens.

On lui fait bien observer que ce qui paraît contradictoire à nos intelligences bornées peut être parfaitement cohérent pour une intelligence parfaite. Il est tenté de croire, par moments, que l'inintelligibilité des dogmes est une preuve de leur origine divine — si l'homme les avait conçus, il y aurait mis la marque de sa logique —, mais il arrive aussi qu'il réponde : « Je reconnais que la synthèse peut nous transcender, mais ne peut-elle pas transcender aussi cette autre contradiction : une religion fausse, crue et professée par des hommes vertueux et saints? Pourquoi pas? Cette antinomie ne serait pas plus grave que les autres »(1).

Il attendra donc que l'expérience vienne suppléer la raison et donne un sens à ce qui n'en peut avoir sans elle. Il attendra de Dieu ce que son effort ne peut obtenir : la révélation de la vérité. « Il me faut être directement enseigné par l'Esprit de Dieu, il faut que ce soit l'Esprit de Dieu qui m'explique — en me les appliquant — les choses de Dieu et les paroles de Dieu. — Je le demande sans cesse — et toi, ami bien-aimé, les choses que tu voudrais m'expliquer, me donner, me communiquer —, la *Versœhnungslehre*, par exemple (ou mieux le *Versœhnungsglauben*), tout cela, ne pouvant me le donner, demande-le pour moi. Et je sais que cela me sera donné — oui, une chose que je sais, c'est que Dieu est *fidèle* — ; et je me repose sur lui. »(2)

Le doute méthodique de Descartes lui permit d'édifier un système ; le doute angoissé de Bovet n'aboutit jamais à une synthèse théologique. C'est que, si Descartes fait table rase pour laisser la raison déployer son libre jeu, Bovet au contraire, lorsqu'il fait écrouler un système dogmatique, en garde précieusement les matériaux. Il n'aura jamais l'âme vide, mais bien plutôt encombrée. Car il se montre aussi éclectique en religion qu'en théologie. Il vit sans préjugé. Cet intellectuel raffiné se plaît dans l'assemblée des Frères moraves, des salutistes, des abstinents. Celui qui s'accuse d'être et

(1) *Pensées*, p. 186. — (2) *Lettres de Grandchamp*, p. 371.

de rester païen ira passer les premiers temps de son mariage à Herrnhut, où son assiduité aux réunions fera l'admiration des Moraves. L'homme paisible, qui ne craint rien tant que les affaires, se fera traduire en justice pour avoir offert l'hospitalité de son jardin aux sectaires les plus compromettants (1). Il demeure un fidèle de l'Eglise neuchâteloise; par intermittences, il est professeur de théologie et, dès 1873, délégué au synode de l'Eglise nationale.

Cet attachement à tout ce qui est chrétien serait-il, chez ce terrible douteur, à base d'ironie? On sait assez qu'il n'en est rien. Celui qui en a converti d'autres, qui en a édifié un grand nombre a donné des gages suffisants de la sincérité de sa foi.

Devrons-nous donc admettre qu'une piété qui rejette tout credo et même le principe d'un credo peut subsister, peut se développer et s'affermir pour ainsi dire en l'air, peut s'emparer de tout l'homme à l'exclusion de l'entendement? Il serait difficile d'imaginer un cœur qui croit sans raison. Il paraît impossible de couper en deux l'activité spirituelle de l'homme; un sentiment qu'on éprouve doit pouvoir s'exprimer. Le vraisemblable, c'est qu'il y a, à la base de la piété de Bovet, un certain nombre de croyances transmises par l'éducation, qui ont permis l'éclosion d'une vie religieuse, laquelle finira par déborder de ces cadres insuffisants bien que toujours soutenue par eux. Il écrit ainsi : « J'aimerais mieux, pour ma part, avoir bâti une cabane, que d'avoir brûlé le temple d'Ephèse... J'aimais Ver Huell parce qu'il doutait, mais s'il commence à nier, je l'abandonne » (2). Sa dogmatique peut n'être qu'une cabane trouée par les orages, mais enfin une cabane où il vit, sans laquelle il mourrait de misère. Je ne pense pas que Bovet ait jamais cessé de croire au dogme fondamental que contiennent les deux premiers versets de l'épître aux Hébreux : « Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ».

Tout le long de sa vie il s'est efforcé de nourrir son âme par la lecture de la Bible. Il sait distinguer entre l'étude intellectuelle et la lecture pieuse, encore que la première fasse tort à la seconde par la

(1) Félix Bovet savait garder le plus parfait équilibre au sein de ces assemblées ferventes. Lorsqu'il était rassasié de bonnes paroles, il lui arriva de dire à M. Henri Hollard, alors étudiant en théologie : « Passons derrière ce bosquet, nous pourrons fumer là sans choquer personne. Il vient un moment où le meilleur sermon ne vaut plus un bon cigare ». — (2) *Lettres de jeunesse*, p. 131.

multitude des problèmes qu'elle soulève. Toutefois, il arrive que Dieu réponde par la Bible à l'âme qui a soif de vérité : « Cela m'étonne tous les jours de voir la toute-puissance qu'a la Parole de Dieu pour nous persuader, nous charmer, nous consoler, nous enflammer »(1). Après cela, s'il avoue parfois qu'il trouve plus d'aliment dans les *Lettres spirituelles* de Fénelon, ou même que l'Ecriture ne lui est plus d'aucune aide, on ne saurait y voir qu'une impression passagère. La Bible, malgré ses obscurités, demeure le recueil des révélations.

Son âme assimile beaucoup mieux ce qui est parole, enseignement ou prière que les faits du salut. Les actes de Dieu : création, incarnation, rédemption et jugement restent pour lui des mystères troublants, qui ne donnent ni réconfort ni aucune lumière. Ces grandes masses chaotiques l'effrayent et l'écrasent, il n'arrive pas à les escalader; tandis que les livres de Job, des Psaumes et des Proverbes sont à ses yeux « le centre de la Bible ». Ils sont tout remplis de cette sagesse qui donne l'expérience de la vie en Dieu, expérience contrôlable qui vient corroborer et enrichir la sienne, expérience humaine qui féconde sa méditation et qui agrée autant à son intelligence qu'à son cœur.

Est-ce la sagesse hébraïque qui lui a fait aimer la prière? A mesure que les années passent, il priera avec une ferveur croissante. Ce n'est pas qu'il n'ait pas eu à faire effort pour apprendre à prier. On le voit en Italie se donner pour règle de ne pas entrer dans une église sans y prier, « afin de ne pas toujours différer le moment »(2). C'est le Diable, dit-il, qui voudrait nous empêcher de prier parce qu'il sait que c'est notre force. Nonobstant le Diable, il ne rencontre personne sans prier pour elle ; s'il souffre en son corps (et c'est fréquent) il s'en réjouit parce qu'alors il est obligé de prier ; quand le doute se fait lancinant, il redouble de prière. Il ne pensait pas, assurément, se rendre un hommage indirect en écrivant : « Je suis porté à croire que ce qui fait les saints, ce n'est pas autre chose qu'une plus grande aptitude à la prière »(3).

Un saint ! Ce terme appliqué à sa personne l'aurait fait sourire tristement — ce qui ne prouve aucunement qu'il soit impropre. On ne peut imaginer une humilité plus sincère que la sienne. On peut dire que c'est ce trait de son caractère qui l'a maintenu dans la com-

(1) *Lettres de jeunesse*, p. 369. — (2) *Lettres de Grandchamp*, p. 51. — (3) *Pensées*, p. 89.

munion de l'Eglise, en le gardant de se fier à son propre jugement, dans les jours où la révolte grondait en lui ou lorsqu'il penchait vers le découragement. Mais s'il humiliait sans cesse son intelligence devant la sagesse et la souveraineté de Dieu, il resta toujours étranger à cette autre forme de l'humilité qui est celle du pécheur repentant. « Je sais bien », disait-il, « que je suis pécheur ; je le sais parce que je le sens tous les jours depuis longtemps ; mais je ne puis arriver à voir dans le péché autre chose qu'un mal de plus dont nous sommes affligés sans en être coupables... Je sens le besoin pressant d'un Sauveur, mais non pas précisément d'un Rédempteur. »(1) Ces lignes, écrites à vingt-cinq ans, il ne les a jamais démenties. Au contraire, les *Pensées* et les *Lettres de Grandchamp* reviennent souvent sur ce sujet ; il y déplore cette hérésie dont il ne peut se défaire. Il lui paraît toujours « qu'il est bien plus difficile aux hommes de pardonner à Dieu qu'à Dieu de pardonner aux hommes »(2). C'est là ce qui le sépare de la plupart de ses frères et c'est faute de sentir peser sur lui la responsabilité de son péché qu'il ne peut comprendre bien le Nouveau Testament. S'il craignait le jugement de Dieu, il sentirait le besoin d'une expiation, il comprendrait ce que Paul appelle la justification, la réconciliation, la Rédemption. Ne se sentant pas libre, mais au contraire incapable de bien faire, il ne peut se sentir coupable. Quand il voit Luther et Calvin proclamer à la fois le serf-arbitre et la responsabilité de l'homme, il s'étonne et ne comprend pas. De tels paradoxes ne peuvent faire impression sur lui. Ce qui tient à la théologie, dans ces problèmes, le touche médiocrement. Il ne tient pas à la cohérence d'un système. Mais ce qui le tourmente c'est que le fond de ces questions est religieux. Il y est traité du rapport de l'homme à Dieu ; c'est le salut de l'âme qui est en jeu, non la satisfaction de l'intelligence. Le sommaire de l'Evangile tient dans ces deux mots : perdus, sauvés ; celui qui ne se sent pas perdu ne pourra se dire sauvé. Que ne donnerait Bovet pour obtenir la lumière sur son véritable état ! Comme il voudrait se reconnaître coupable, si c'était vrai, s'il pouvait par là se mettre au bénéfice de cette œuvre du Christ qu'il ne comprend pas et retrouver la communion parfaite avec l'Eglise. Mais qui pourra le convaincre de péché ? Il ne compte plus sur les prédicateurs ni sur les théologiens. Il sait que l'exégèse la plus exhaustive répond tantôt oui, tantôt non. Il n'attend de

(1) *Lettres de jeunesse*, p. 71. — (2) *Ibidem*, p. 189.

lumière que de Dieu. Il ne doute pas qu'il obtiendra, en réponse à ses prières, « un rayon de lumière directe ».

En attendant de savoir, « le grand travail doit être de nous sanctifier »(1), c'est-à-dire apprendre à vivre sans cesse dans la dépendance de Dieu, à marcher par la foi, à traverser l'épreuve sans découragement et la tentation sans chute. « Nous sommes », dit-il, « dans la main de notre bon Dieu, corps, âme et esprit ; c'est toujours à cette pensée, ou pour mieux dire à ce *fait* qu'il faut en revenir. »(2) Et c'est parce que Dieu conduit nos vies qu'elles sont une source de connaissance religieuse bien plus sûre que la spéculation — que Dieu ne conduit pas toujours. « Je suis toujours plus persuadé de la vérité de cette parole de saint Jean que la vraie lumière, c'est la *vie*. Oui, la vie, la vie divine, la vie de l'amour de Dieu en nous, c'est ce que je désire et ce dont j'ai soif... »(3) On ne peut avoir une foi plus entière que la sienne en la valeur cognitive de l'expérience. C'est la vraie manière dont Dieu se donne ; tout ce qui n'est pas vécu, tout ce qui appartient en quelque mesure au raisonnement n'est pas réel. La sûre méthode pour obtenir c'est de demander. Et Dieu répond en nous faisant vivre ce qu'il veut que nous sachions. Qu'on ne lui dise pas que c'est une prétention exorbitante pour l'individu que de vouloir en quelque mesure attacher Dieu au char de sa destinée ; Bovet répondrait que si l'infini ne l'enveloppe pas de toutes parts, c'est qu'il est fini. Et comme ce propos est un de ces raisonnements dont on ne saurait trop se défier, il y ajouterait ce témoignage : « Chaque fois que j'ai crié à Dieu, il m'a répondu en dissipant mes terreurs et en me faisant la grâce de m'abandonner à lui *entièrement* et *aveuglément*... Ne nous décourageons jamais, non jamais ! Le secours est toujours proche »(4).

* * *

Les méditations et les expériences que nous venons de recueillir posent le problème de la relation de la théologie et de la religion de cette manière à la fois hardie et humble, plaisante et profonde qui est celle de Félix Bovet. Il fut sincère, lucide et documenté à ce degré où l'on perd le goût du brillant paradoxe. L'âme participe à tout ce

(1) *Lettres de Grandchamp*, p. 68. — (2) *Ibidem*, p. 230. — (3) *Ibidem*, p. 267. — (4) *Ibidem*, p. 364.

qu'il dit, ou peu s'en faut. Il suffira que nous serrions de plus près ces données pour que la position prise par Bovet devienne claire et qu'une solution se dessine :

1. Il serait vain de chercher à tirer de la Bible un système unique et cohérent de théologie. La Réforme a bien fait voir que l'effort de saint Thomas n'avait pas abouti. La synthèse de Calvin, pas plus que la théologie luthérienne n'ont réussi à grouper les données de la révélation de manière à satisfaire l'intelligence et l'âme de tous les vrais chrétiens. L'arbitraire joue un rôle trop considérable dans l'élaboration de la théologie libérale pour qu'on puisse espérer en sa solidité. Admettons donc qu'il y a plusieurs théologies contradictoires dans la Bible.

2. Outre diverses théologies, la Bible contient au moins deux religions : la juive et la chrétienne, desquelles on peut distinguer, en surplus, bon nombre d'infiltrations païennes. Selon la religion juive, l'âme trouve son salut dans l'observation de la loi ; selon le christianisme, c'est la foi qui sauve l'âme en l'unissant à Jésus-Christ. Il faut renoncer à harmoniser ces deux déclarations qui s'excluent mutuellement.

3. L'étude du Nouveau Testament, à son tour, manifeste l'existence, dans le christianisme originel, de deux religions juxtaposées, du moins de deux manières opposées de comprendre le rôle salutaire de la foi(1). L'une proclame l'amour d'un Dieu souverain qui pardonne gratuitement les péchés de sa créature imparfaite ; la foi porte alors sur les promesses que Jésus-Christ nous a faites au nom de ce Dieu. L'autre voit dans la justice de Dieu un attribut qui contrebalance son amour. Il devient nécessaire que le sacrifice expiatoire accompli par le Christ permette à Dieu de déclarer justes ceux qui, par la repentance et par la foi, se mettent au bénéfice de la vertu de ce sacrifice. Cette foi consiste à croire à la valeur propitiatoire du sacrifice accompli. Dans la première Dieu sauve en vertu de sa souveraineté et Jésus-Christ annonce le salut. Dans la seconde, c'est Jésus-Christ qui sauve et l'Eglise dépositaire de sa grâce, confère les gages du salut.

4. Devant la diversité des théologies et des attitudes religieuses que la Bible propose, que fera l'âme qui désire le salut ? Elle ne saurait,

(1) Cf., sur ce point, *Lettres de Grandchamp*, p. 308.

a priori, choisir entre les voies offertes. Elle attendra, dans la prière, les directions divines. En méditant sur les expériences que la Providence lui donnera de faire, elle verra s'éclairer des textes jusqu'alors obscurs. Elle s'attachera à vivre conformément aux lumières reçues sans s'impatienter de voir subsister tant d'ombres, persuadée que la vie du fidèle le mène à plus de lumière et qu'en Dieu la vérité transcende nos contradictions.

5. Pour éviter de sombrer dans l'illuminisme par une fausse interprétation de l'expérience, l'âme chrétienne ne tiendra pour vrai, selon la formule de Vincent de Lérins, que ce qui est reçu pour tel *ubique, semper et ab omnibus*, c'est-à-dire ce qui est approuvé par la Bible, par la tradition et par la conscience. Ce sera court, peut-être, mais solide. Les doctrines controversées seront laissées dans le domaine du possible en attendant qu'une révélation directe vienne leur donner le sceau de l'évidence.

6. Dans cette manière de voir les choses, que deviennent les positions respectives du théologien et des fidèles?

Depuis des siècles, la tâche des théologiens fut de condenser la Bible en quelques dogmes normatifs, lesquels expriment la vraie religion. Leur qualité d'étudiants spécialisés de la Bible leur conférait une autorité particulière. Il leur appartenait d'exprimer la vérité chrétienne et d'imposer les résultats de leur étude à l'ensemble des fidèles. Leur autorité était faite de celle qu'on reconnaissait à l'Ecriture et, en dernier ressort, à Dieu, inspirateur des saintes Lettres.

Le théologien qui admettrait, avec Bovet, que la Bible contient des doctrines et des religions inconciliables comprendra bien autrement sa fonction. Ayant à exprimer la diversité des Ecritures, il pourra prendre son point de départ au centre commun des doctrines bibliques, centre que Bovet reconnaît dans le *quod ubique, semper et ab omnibus creditur* et qu'il exprime en disant :

« L'Ancien Testament et le Nouveau, l'Ecriture sainte tout entière rend témoignage à un Dieu libre, intelligent, conscient de lui-même, un Dieu vivant, comme elle l'appelle, un Dieu qui n'a pas l'ataraxie des Stoïciens mais qui est ému de compassion envers nous, comme un père envers ses enfants, un Dieu qui ne s'est pas borné, comme jadis celui de Descartes, à donner au monde une chiquenaude pour le mettre en mouvement et pour rentrer ensuite dans son immobilité, mais qui, selon la parole de Jésus-Christ, « agit continuellement », un Dieu qui

nous aime, qui nous entend, qui exauce nos prières, qui a parlé aux uns par les prophètes, et plus tard aux autres par son Fils, et qui parle encore par son Esprit à ceux qui le lui demandent, un Dieu qui — comme dit Pascal — « n'est pas simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments, mais un Dieu d'amour et de consolation, qui remplit l'âme et le cœur de ceux qui le possèdent ».

« Ce Dieu, c'est le Dieu de la Bible, c'est celui de l'Ancien Testament comme du Nouveau. » (1)

La mission du théologien consistera premièrement dans une détermination exacte de ce centre. Partant de là, il décrira les doctrines bibliques qui en sortent comme des rayons divergents, en caractérisant les religions qui leur correspondent. Ainsi qu'une araignée tissant sa toile, il marquera par des fils transversaux les points de contact que ces doctrines et religions peuvent avoir. Sa manière sera celle du géographe qui parcourt avec une égale sympathie les pays les plus divers dans l'unique intention de les connaître. On ne lui demande plus d'approuver ou de condamner, mais de décrire.

Toutefois, le théologien ne sera pas dépouillé de toute autorité sur le fidèle. Sa charge de définisseur du centre commun et d'identificateur des doctrines qui en sont issues lui permet de se prononcer sur l'appartenance à la famille biblique de telle doctrine ou de telle attitude religieuse. C'est sur son verdict que l'Eglise reconnaîtra pour ses fidèles ou rejettera de son sein les tenants de telle ou telle doctrine. Il restera donc juge en matière de foi, à condition de s'inspirer d'une maxime comme celle-ci : Tout ce qui est biblique a droit de cité dans l'Eglise, afin d'éviter que ses sympathies personnelles pour telle formule dogmatique n'influence son jugement. Une autorité ainsi soustraite aux passions de l'individu est requise par le souci du bon ordre à maintenir dans l'Eglise.

Ce n'est pas à cette discrimination du biblique et du non-biblique que se bornera la tâche ecclésiastique du théologien. Il sera l'apôtre de la tolérance, bien plus, de la charité au sein de cette famille dont l'unité ne peut être conservée dans la diversité que par un ressouvenir constant de la communauté du point de départ et par un respect mutuel et profond des vocations et directions diverses que Dieu adresse à ses enfants. Cette tâche-là est plus morale qu'intellectuelle. Il ne suffirait pas qu'un théologien fût maître des matières qu'il enseigne s'il

(1) *Examen d'une brochure de M. F. Buisson*, p. 33-34.

n'était pas maître de lui et de son jugement, capable de dominer ses passions et ses préférences pour vivre dans la charité.

Enfin il conviendrait que le théologien fût un saint, c'est-à-dire qu'il eût pénétré assez avant dans l'intimité de Dieu pour qu'il lui soit possible, non pas seulement de saisir intellectuellement la structure de diverses doctrines mais d'en comprendre le sens, le mouvement, la fin ; il faudrait qu'il arrive à discerner la dispensation providentielle que contient chaque doctrine, qu'il puisse vivre à l'aise dans chacune des formes de la religion chrétienne. Alors seulement il en pourra parler sans sécheresse et sans injustice. C'est donc une expérience exceptionnellement riche, c'est une préparation divine qui conférera au théologien cette autorité religieuse devant laquelle les âmes, volontiers, se laissent convaincre et diriger, qui fait d'un homme un homme de Dieu.

En face de ce théologien, que sera le fidèle? — Un disciple, oui ! mais un disciple qui tient en mains la somme, le Livre. Sur bien des points, il le comprend mal ; l'office du théologien lui est nécessaire, il n'assimilerait guère, sans lui, les révélations faites à d'autres. Mais la religion qui lui est propre, dans laquelle Dieu l'a attiré, ce dont il vit, ce qui est son expérience, cela il ne l'a reçu d'aucun homme. C'est le bon dépôt qu'il garde jalousement, qu'aucun corrosif ne pourra dissoudre. Il jugera du crédit qu'il peut accorder à un théologien par la capacité dont ce dernier fera preuve à comprendre cette révélation particulière. Le fidèle aura même le devoir d'enseigner au théologien ce qu'il tient de Dieu, afin, par son intermédiaire, de faire part à toute l'Eglise des grâces qu'il a reçues.

Pour que cet office du fidèle fût possible, il faudrait supposer qu'il est capable d'exprimer sa piété dans une formule adéquate. En fait, ce cas est assez rare. Il arrive souvent qu'on se contente d'expressions conventionnelles qui prêtent à malentendus, que le dogme, qui paraît faire corps avec la piété, altère les réalités spirituelles qu'il est censé signifier. Or, quand la vérité n'est pas scrupuleusement respectée, elle se venge. Bien des faillites d'âmes n'ont pas d'autre cause que la répugnance qu'inspire un dogme lorsqu'il ne correspond plus à une expérience. Dans ce cas, le fidèle est un malade et le théologien opère en chirurgien. La confiance du premier est de rigueur, le second doit la mériter par sa connaissance plus avisée des secrets de l'âme et par son savoir-faire.

Au reste, ce n'est que par un artifice de langage qu'on distingue le

théologien du fidèle. En fait, le fidèle est un théologien puisqu'il n'y a pas de prière sans un minimum de connaissance ; et le théologien est un fidèle car il n'a pas de connaissance de Dieu qui ne provoque à la prière. Du dehors, on ne peut saisir de la religion que sa forme ; le ressort intérieur, la vie qui donne leur sens mystique aux dogmes, aux rites, aux attitudes, échapperait ; la source la plus riche de connaissance serait tarie. On nommerait donc plus proprement un savant de cet ordre philosophe, historien ou psychologue, car lorsqu'il disserte sur la religion ce n'est pas de Dieu qu'il parle mais de l'homme.

La religion, dans sa source, est une relation entre Dieu et un individu. Sans cette relation, il n'y aurait pas de théologie. La théologie exprime en termes intelligibles ce qui n'était qu'expérience subjective, de manière à la rendre communicable, humaine. Si la religion obéit au premier commandement du Sommaire, la théologie, en socialisant la piété, obéit au second.

J.-D. BURGER